

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

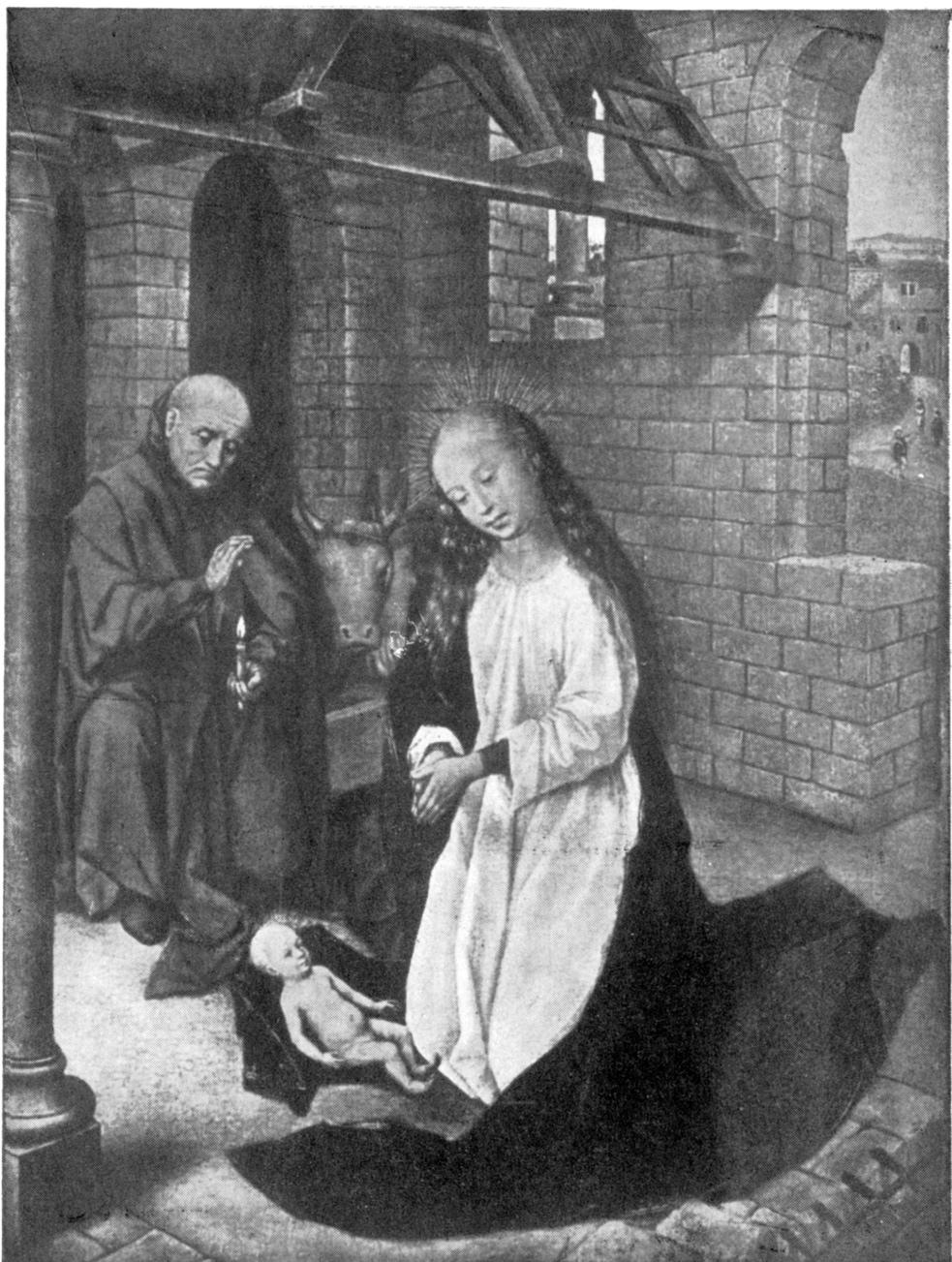
Edition numérique

Jean FOLLONIER

Le Noël de l'avare

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 263-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Hans Memling, XV^e siècle

Le Noël de l'avare

Il y avait une fois un homme fort avare. Quand il voulait lire le journal, il se rendait chez le voisin, afin d'économiser la lumière. Il lui empruntait même ses lunettes pour ne pas user les verres de celles qu'il hérita de son grand-père.

De l'argent, il en avait, bien secrètement enfoui dans un coin sombre de sa cave. Il en avait un tas à vous faire rêver. Mais des ordres venus de très loin lui interdisaient de l'employer. Aussi vivait-il comme le plus miséreux des hommes, toujours en haillons, ne mangeant pas même toujours à sa faim, grelottant, les soirs d'hiver, près de son poêle à peine tiède. Personne ne pouvait cependant le prendre en pitié :

— Ce vieux hibou n'a qu'à faire comme tout le monde, employer son argent pour vivre...

L'avare appréhendait tous les ans l'approche des fêtes. Une sottise coutume l'obligeait à s'arracher une partie de son cœur pour offrir deux sous de bonbons à ses petits enfants. Est-ce que j'ai de l'argent à jeter inutilement ?

Vers la mi-décembre cette année-là, une quêteuse du bas-pays fit le tour du village. Il y a de la misère partout, disait-elle. De pauvres enfants privés de tout, qui ont froid et faim. Et il faut que Noël arrive pour tout le monde. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Hein ? qu'est-ce que vous me racontez là pour des sornettes ? grommela l'avare.

— C'est pour des enfants pauvres, vous comprenez.

Le vieux devint terrible. Il avait subitement compris, Pourquoi tout le monde en voulait-il à son argent ? Il pointa son index et hurla :

— Partez d'ici !

Il verrouilla solidement sa porte, de crainte de nouveaux importuns.

La fête approchait. Le vieux évitait de trop sortir de chez lui pour ne pas rencontrer un de ses petits-enfants. Ils sont tous les mêmes. Ils ont une telle manière de vous regarder, en ces temps de grande espérance. Ils vous font des grâces, alors que le reste du temps ils vous tirent la langue. Alors, mieux vaut ne pas les voir. Qu'on me laisse tranquille. Je ne reçois pas de cadeaux, moi.

Pourtant, l'annonce du miracle se glissait partout. Sous la porte, le facteur introduisait les catalogues porteurs de merveilles. Le vieux les considérait d'un œil avide, puis méprisant dès qu'il lisait le prix de toutes ces inutilités. Les gens sont fous, se disait-il. L'air du pays, lui aussi, se parfumait de lointains encens ; des anges, en légères cohortes, dansaient entre les montagnes, accrochaient des guirlandes multicolores au-dessus des forêts silencieuses et semaient dans le cœur des hommes de frémissantes musiques.

Et le monde entier, dans le recueillement de ces jours d'attente, guettait la lente fuite des heures.

Rien, cependant, ne pouvait atteindre le cœur de l'avare, dans sa prison de glace.

Un soir, on frappa à sa porte.

— Qu'est-ce que tu me veux, crapaud ?

C'était son petit-fils, âgé d'une dizaine d'années, qui se tenait devant lui. L'accueil du vieux n'ébranla en rien son courage. Ce petit bout d'homme avait son idée.

— Je viens vous inviter pour le réveillon, de Noël.

— Hein ? C'est bien vrai, ce que tu dis ?

Le gamin approuva gravement du chef. Le vieux dissimulait mal la joie qui bouillonnait soudain en lui. Il grommela :

— C'est bon, puisque tu m'invites...

En bon avare qu'il était, le vieux se réjouissait secrètement de l'aubaine. Voilà une soirée où il n'aura pas besoin de trop chauffer le poêle et où il pourra manger à satiété sans délier sa bourse. Son fils, d'ailleurs, lui doit bien ça. Et puis si c'est son bon plaisir de dépenser follement son argent, pourquoi l'en priverait-il ?

Dès la veille de Noël, le gamin, étant libéré de ses classes, s'affaira à l'ornementation du sapin. Depuis un

mois, durant ses instants de loisir, il avait modelé dans le bois des figurines nouvelles, dont la ressemblance avec tout être réel échappait à tout le monde, sauf à lui. Il demanda à sa mère une crèche beaucoup plus grande que de coutume.

— Il y aura du monde nouveau, dit-il.

Quel monde nouveau ? Peut-on ainsi renverser l'ordre des choses ? Qui peuplait la grotte de Bethléem, si ce n'est Marie, Joseph et l'Enfant, avant la venue des bergers et des Rois ? A ces personnages historiques, le gamin en voudrait ajouter d'autres, nés de sa pure fantaisie ? Mais lesquels ?

— M'expliqueras-tu ce que tu veux entreprendre ? lui demande sa mère.

— Laissez-moi faire... Vous verrez comme ce sera bien.

Dehors, dans l'air cassant comme une vitre, planait une douceur de paradis. Quelques écoliers revenaient encore de la forêt voisine avec un sapelot sous le bras. Ils avaient les yeux déjà pleins d'extase car ils marchaient dans une allée lumineuse qui les conduisait au-delà de la terre des hommes.

Le gamin avait achevé son travail. L'arbre resplendissait de tous les ornements possibles, boules diaprées, semblables à des mondes suspendus, étoiles de diverses grandeurs, bougies en attente, fragiles clochettes, et, sur chaque aiguille des rameaux, des gerbes d'espérance. Au pied de l'arbre était la crèche. Dans leur extase millénaire, les personnages bibliques contemplaient l'Enfant qui dormait au milieu d'eux, dans son lit de paille. Mais que signifiaient ces trois autres personnages, un peu en retrait du groupe principal ? Le gamin se refusait à le dire encore.

Sitôt la nuit tombée, le vieux se mit en marche vers la demeure de son fils. Il avait fait un brin de toilette, comptant bien rester chez ses hôtes jusqu'à l'heure de la messe de minuit.

— Bonsoir.

Aussitôt, il tira de sa poche un pain d'épice de deux sous qu'il tendit au gamin. Celui-ci, l'ayant retourné un moment dans la main, l'enveloppa soigneusement dans un papier.

— Comment, tu ne le manges pas ? s'enquit le vieux.

— Je le donnerai à un plus pauvre.

— Bien la peine... Si j'avais su...

Ah ! oui, si j'avais su. Que voilà de l'argent fort mal dépensé. Mais le vin qui pétillait sur la table lui fit vite oublier cet incident. Comme tous les avares, le vieux était facilement gourmand quand il n'avait pas besoin de sortir ses sous. On but et on mangea ferme. Ah ! oui, pour un réveillon, c'est bien le plus beau de ma vie, et le moins cher. Cela le changeait de ses repas froids, de son café à peine roussi par un peu de lait. Il se sentait un appétit d'ogre. Sa bru le poussait à manger encore, et à boire.

Le vieux, enfin, lissa sa moustache du dos de la main, passa la langue sur les lèvres. Cette fois, il était rassasié. S'il eût été moins avare, il aurait allumé une bonne pipe, mais le tabac se paie...

Le gamin trouva son heure venue. Il dit :

— Allons voir la crèche.

Tout le monde le suivit dans la grande chambre. Aussitôt, il alluma les bougies, éteignit la lumière électrique et laissa briller dans ses yeux émerveillés tous les astres du monde. Le vieux s'approcha, le regard fixe. La couleur de l'or et de l'argent ! Mille désirs bouillonnaient en lui. Tout ce qui brillait ainsi sur l'arbre devait représenter une fortune.

— Vous avez vu la crèche, grand-père ? demanda le gamin.

Le vieux s'approcha encore. Les souvenirs de son enfance remontaient en foule dans sa tête qui tourbillonnait un peu. Ces personnages retrouvaient un nom, une présence, pour lui aussi. Marie, Joseph et tous les autres. Je les connaissais, je sais ce qu'ils font là. Mais ces trois autres ? Il demanda, en les désignant :

— Et ceux-ci, c'est toi qui les as sculptés ?

— C'est moi, répondit le gamin.

— Et qu'est-ce qu'ils représentent ?

Allait-il se décider à répondre ? Ses parents aussi demeureraient attentifs aux explications de l'enfant.

— Celui-ci, c'est papa, là, maman et ici, moi. Toute la famille dans l'étable de Noël. On est resté un peu en arrière, comme vous voyez, mais on est quand même là.

- Et moi ? demanda le vieux.
- Il n'y a pas de place.
- Comment ?
- Non, l'Enfant ne t'aime pas.
- Hein ?
- Il n'aime pas ceux qui ont le cœur sec.
- Jean-Luc, tais-toi ! lui dit vivement sa mère.

Un silence lourd et froid plana dans la pièce. On refit la lumière. Le vieux s'était assis. Il roulait dans le vide de grands yeux épouvantés. Que répondre ? N'a-t-il pas soudain perdu l'usage de la parole ? La phrase du gamin chemine douloureusement dans son âme. Combien de temps s'écoula ainsi ? Une cloche, infiniment légère, partit vers les étoiles pour leur dire que le miracle approchait. Le vieux fixa intensément le gamin.

- Viens ici, petit, lui dit-il enfin.

Il le serra un moment contre lui, esquissa même une caresse dans ses cheveux. On eût dit que, soudain, une grande sérénité baignait son visage. Il baissa la tête et murmura :

- Tu as raison, petit.

Une larme roula dans la broussaille de sa barbe. Elle était infiniment plus précieuse que tous les trésors qu'il possédait.

... Ce devait être l'heure où les bergers arrivent à la crèche. Ils offrent à l'Enfant des agneaux, du miel, du laitage. Ils savent, eux, que rien ne vaut un cœur dépouillé.

Jean FOLLONIER